

L'énergie spirituelle

Ce ne devait être sans doute, de première intention, que le simple témoignage historique d'un soldat prisonnier de guerre en Russie de juin 1915 à août 1916. C'est devenu la première œuvre littéraire du poète Nathan Katz, une des ces œuvres improvisées de jeunesse dont on dit généralement qu'elles contiennent « déjà », sous une forme « encore » un peu maladroite, toute la pensée et le message original de l'auteur.

Une littérature ouvrière

La couverture couleur papier kraft du *Büchlein*, publié en 1920, affiche en grands caractères « Edition de la littérature populaire Strasbourg-Mulhouse ». L'ouvrage s'inscrit ainsi de lui-même dans une littérature populaire dont on verra qu'elle est d'esprit ouvrier et qu'elle défend la cause du prolétariat. Un dessin naïf, signé de deux petites initiales NK, illustre en couverture le titre. Il représente une potence qui se dresse, noire, sur un monticule entouré d'une clôture aux piquets de bois disposés de travers - ce ne sont pas des fils de fer barbelés, cette technique n'est pas encore généralisée. A l'arrière, le soleil levant, une boule de feu qui explose de rayons et de lueurs. A l'avant, un peu de côté, une drôle de silhouette humaine qui paraît danser, en extase. A y regarder de près, on distingue que ce personnage est chaussé de solides bottes jusqu'à la hauteur des genoux. C'est un prisonnier du camp, il doit s'agir de l'auteur. L'image dit l'exaltation de la vie qui surmonte la mort que représente la potence. N'ayez pas peur. Pas de quoi avoir la chair de poule. « C'est une potence solidement bâtie qui se dresse là au soleil... Les lumières du matin la font briller comme de l'or pur... »

Tout cela en couverture, avec le dessin et le graphisme raide du titre, du sous-titre et du nom de l'édition, dénote un travail d'amateur, mais à l'intérieur l'impression des chapitres sur 96 pages est bien faite. Sur les seize poèmes en vers ou en prose, qui s'intercalent entre les récits et rythment l'ouvrage, cinq ont explicitement pour motif le travail, un travail physique, industriel ou agricole. Le premier chante la puissance et le savoir des mains épaisses du travailleur (*Arbeiterhände*). Qu'y a-t-il de plus beau, de plus noble au monde ? Elles condensent en elles l'humanité de l'homme. Mais il est gris et gorgé de suie, le soir dans la zone industrielle (*Abend im Industriegebiet*). Le son des marteaux ralentit, languit. Les membres sont fatigués et les cœurs lourds. Dans un coin du ciel sombre, un lac bleu cependant, où nage un petit nuage rose. Le monde artificiel construit par les hommes reste abouché au cosmos. Pas toujours et partout. Les enfants des ouvriers (*Arbeiterkinder*) se trouvent privés de printemps – de chants d'oiseaux. *Silent spring* pour eux déjà ! Pauvres enfants ! Leurs chants sont ceux du crissement des engrenages et du tintamarre des marteaux. Toutefois, par les fenêtres, perce un rai de soleil (« *dringt ein Strich Sonne* »).

Il a été astreint à toutes sortes de travaux, le prisonnier Katz. D'abord, semble-t-il, dans une ferme à quelques verstes du camp. Cinq autres détenus et lui, du lever du soleil à la tombée de la nuit, fauchaient, liaient des gerbes et rentraient le blé. Il lui advint aussi d'avoir à retourner à la bêche une terre noire et lourde. Sa bêche « scintillait dans les lueurs de

l'aurore ». Il ne se sentait pas malheureux. Il était vaillant et jouissait du soleil. Il composa un « chant des journaliers » (*Tagelöhnerlied*). A la fin de la journée, le soleil couchant éclairait un champ bien aplani, bien propre, qui le matin était encore couvert de broussailles. Le journalier pouvait contempler avec satisfaction le travail accompli.

Plus tard, en ville, à Sergatsch, il fit partie d'une équipe de charpentiers. Il fallait raboter des poutres, les scier et les transporter. En octobre, le froid venant, il eut la chance de travailler à l'intérieur d'une nouvelle construction. Avec son camarade, il enfonçait en tapotant des bandes de lin dans les fentes des murs. Il s'agissait d'isoler le bâtiment du froid et du vent. C'était un travail utile. Ensuite, avant l'hiver, il fut mobilisé sur un chantier de construction des routes. Dans l'ensemble, ces travaux avaient du sens, ce n'étaient pas des corvées absurdes comme dans certains camps de concentration, et on se doute que Nathan Katz s'y appliquait de son mieux, avec conscience, avec ardeur même. Il redoutait par-dessus tout l'oisiveté, les longues journées d'ennui (*die lanweilige Zeit*). Rien de plus démoralisant. Pensons en parallèle au zek *Ivan Denissovitch*, le personnage d'Alexandre Soljenitsyne, placé au Goulag dans des conditions beaucoup plus dures, mais qui affirmait sa dignité d'homme dans le travail bien fait, la conscience professionnelle, et trouvait des satisfactions dans la répétition du bon geste, l'habileté à manier proprement la truelle.

A la suite d'une convention entre la Russie et la France, pays encore alliés, 1500 prisonniers alsaciens, considérés comme français, sont libérés des camps russes et via le port d'Arkhangelsk acheminés en France. Pour le détenu Nathan Katz, c'est le camp de Saint-Rambert-sur-Loire et, de septembre 1916 à janvier 1918, le travail d'usine dans une manufacture d'armements à Saint-Etienne. Il connaît ainsi de nouvelles formes du travail industriel et de ce que Simone Weil appellera « la condition ouvrière ». Les notes biographiques sur Nathan Katz n'ont pas souligné jusqu'ici l'importance, la durée et la variété de ses expériences forcées d'un dur travail de manœuvre. On relève qu'à quinze ans il avait commencé à travailler comme apprenti de bureau, comme « gratte-papier », et qu'après la guerre il préféra à la boucherie familiale du village la profession de voyageur de commerce international pour une entreprise d'industrie métallurgique (la Société Dideros à Bâle), puis pour une entreprise mulhousienne de machines textiles. On pourrait s'en étonner, se demander quelles compétences il avait en la matière, si on oubliait qu'il a été ouvrier, qu'il a travaillé en usine sur des machines et qu'il a dû acquérir ainsi des notions de mécanique.

A travers ses *Sundgäu Gedichter* (1930), on ne connaît que le poète immergé dans le monde paysan et on ne soupçonne rien de ses expériences du monde de l'industrie et du commerce. Le paysan qui apparaît dans son Sundgau est un homme libre et songeur qui ne se tue pas au travail. « Il marche derrière sa charrue comme en rêve... Il s'arrête, écoute. Il entend comme un tintement (*e Chlinge*) qui parcourt les sillons. Cela s'enfle, devient musique, chœur d'anges ! Le paysan se découvre et tient son chapeau à la main. Un miracle est en train de se produire. Le miracle du printemps. La renaissance de la nature ! » Ce paysan homme du peuple est un contemplatif, un poète, envahi d'un sentiment de piété élémentaire qui précède toute expression religieuse fixe.

Une morale du travail

L'humanisme de Nathan Katz est spontané, immédiat, un élan naturel du cœur, et aussi il a été forgé par l'expérience de la vie, qui fut celle de la guerre, trempé par les épreuves, gagné

sur les privations et les souffrances. Une de ses composantes est une morale du travail, qui enseigne pour le travail considération et respect, comprend en lui une possibilité de liberté et de satisfactions. Le travail humanise l'être humain et le distingue des autres vivants. Il lui donne de l'honnêteté et son honneur. En lui, des motifs de fierté. Une conscience de ce qu'on fait et de ce qu'on vaut. Une conscience de soi. Nous imaginons le travailleur Sisyphe heureux, qui roule un gros rocher au sommet de la montagne et recommencera le lendemain. Il est heureux des éclats changeants du soleil sur chacun des grains de la pierre, comme Nathan Katz, le journalier, était heureux du scintillement de sa bêche dans les lueurs du soleil matinal et comme il s'émerveillait des jeux de lumière sur les poutres de la potence qu'il voyait de la fenêtre étroite de sa petite chambre (*Stüblein*). Son émerveillement était un défi à son sort. Du bonheur volé aux dieux qui ne sentent rien. Mais quand un travail n'est pas humainement utile et qu'il est pire qu'absurde, qu'il est pernicieux, qu'il va contre la vie, activité de mort ? L'ouvrier Nathan Katz ne fabriquait-il pas des armes ou des munitions dans l'usine de Saint-Etienne ? C'est peut-être pour cela, allez savoir, qu'il n'a pas tenu jusqu'au bout, au bout de la guerre, et qu'il est tombé malade ? Il séjourna en 1918 dans un hôpital militaire, puis fut évacué dans un camp d'Alsaciens-Lorrains de Lourdes. Les données biographiques ne permettent pas de savoir si telle a été la source de sa maladie. Nous imaginons, nous pensons...

Connaissant l'expérience ouvrière de Nathan Katz et sa morale du travail, on s'étonnera moins de trouver son nom et un choix de ses poèmes dans la revue *Nouvel Age* dirigée par Henry Poulaille et éditée à Paris. Sous une couverture couleur papier kraft, une revue mensuelle de « culture populaire et d'organisation pour l'édification d'une économie distributive dans un monde sans guerres et sans classes par la commune et la liberté humaine ». Rédigée par une « coopérative d'écrivains », parmi lesquels au comité de rédaction on reconnaît Eugène Dabit et Jean Giono. Collaborateurs occasionnels : C.-F. Ramuz, Louis Guilloux, John dos Passos, Boris Pasternak, Georges Emmanuel Clancier, Jean-Richard Bloch, Stefan Zweig, André Malraux, etc. Et une fois, en cette compagnie de pacifistes et de socialistes utopistes de toute l'Europe, on trouve Nathan Katz ! Dans le n° 6, juin 1931. Son recueil *Sundgäu Gedichter* venait de paraître. Première recension française (du moins hors Alsace) dans cette revue de gauche, oscillant entre socialisme et anarchisme et se situant dans le courant de « la littérature prolétarienne ». Le recueil et l'auteur sont présentés, il est vrai, par un compatriote, Charles Wolff. Un court texte, intitulé « Un authentique poète paysan : Nathan Katz » et suivi de la traduction de neuf de ses poèmes. Avertissement au lecteur : « cette poésie chaude et dénuée de tout artifice ne peut subir sans dommage le traitement de la traduction ». Qui était ce Charles Wolff ? On se renseigne sur *Google* et on va de surprise en surprise. Brièvement : Charles Wolff est né en 1905 à Saint-Amarin (Haut-Rhin). Après le lycée de Thann et le baccalauréat au lycée Louis-le-Grand, il devient journaliste et critique musical à Paris, adhère en 1932 au groupe des écrivains prolétariens de langue française. Traducteur de Heinrich Mann (le roman *Professor Unrat*) et de... Nathan Katz ! Militant antifasciste, soutien aux républicains espagnols. Résistance, chef de secteur en Haute-Garonne, arrêté par la milice, torturé et assassiné le 17 mai 1944.

Voilà l'homme qui admirait Nathan Katz et en était l'ami. Il connaissait depuis l'enfance sa langue qu'il caractérisait comme « naturelle et rude ». Il introduisit sa poésie dans le milieu de la grande et internationale littérature prolétarienne, comme si là se trouvait naturellement

sa place. L'appellation « poèmes paysans » était quelque peu réductrice, mais il importait de signifier que les paysans font partie du peuple des travailleurs. Sans doute ignorait-il *Das Galgenstüblein*, petit livre disparu de la circulation, dont plusieurs extraits auraient mieux convenu au *Nouvel Age* que les poèmes « sundgoviens ». Et c'est dommage. Le même esprit populaire soufflait cependant du *Galgenstüblein* de 1920 au recueil poétique de 1930. Le même message de paix, de sérénité et d'amour pour les malheureux se faisait entendre. Une même morale de la valeur du travail, donc du respect qui lui est dû et de la condamnation de son exploitation. Un même besoin de justice. Un même attachement à la terre. Et une même espérance, une même foi dans les progrès de l'humanité. Une même énergie spirituelle circulait.

Entre les peuples d'Europe ? Entre les prolétariats de tous les pays ? Ou entre des intellectuels, des poètes, qui se réclamaient de la cause du peuple et, sincèrement, de la cause de la paix par la justice ? Énergie décuplée dans les luttes contre des forces contraires, forces de mort, force de repli et d'orgueil national. Décuplée, mais qui va s'avérer bientôt trop faible, quand les volontés adverses de puissance et de revanche s'entrechoqueront. Le « paysan » Nathan Katz, comme certains continuaient à le voir, en réalité le fils d'un boucher juif de village, curieux garçon, assoiffé de lectures, autodidacte, jeté dans la guerre à 21 ans, blessé, prisonnier, déplacé, va élever l'énergie spirituelle qui l'habite à des hauteurs psychiques et morales exceptionnelles. Il y arrive par lui-même, tout seul on dirait, par un travail sur lui-même. Il ne travaille pas seulement au-dehors, sur des chantiers ou dans une ferme, et quand il n'a pas de travail, quand il passe de longues journées de morne oisiveté, il ne se morfond pas, il ne se laisse pas... tomber, non, il continue son travail intérieur de formation, de maturation, de sublimation. Comment cela ? Par la prière ? Non, par l'attention aux choses, aux phénomènes du monde autour de lui. « L'école », disait Simone Weil, la poésie, dirons-nous, « n'a pas d'autre destination sérieuse que la formation de l'attention. »

Il a plu toute la nuit durant. Au matin, « le moindre objet est un éblouissement, le moindre objet a sa propre petite voix au sein des puissants chœurs de lumière ». La cour est pleine de flaques qu'il faudra contourner ? « Même les flaques sont des roues dorées, qui luisent dans la grande fulgurance générale. » La sinistre potence ? « Cette bonne vieille potence ! » Ses poutres sont recouvertes en rang serrés de petites perles de pluie et toutes ramollies par la chaleur et l'humidité. Le soir, dans l'embrasement violet du crépuscule, remarquer et saluer un feston bleu clair qui résiste, se rebelle contre les ténèbres, il ne fait pas avec (*er tut nicht mit*). *Der rebellische Fries*.

Le poète Nathan Katz ne cherche pas à dérégler les sens (à la façon d'un Rimbaud !) ; il s'exerce à les convertir à la beauté qui est toujours présente dans l'éclat, l'ardeur ou la douceur. Pour la vue – et l'âme –, un jeu de couleurs, donc de la lumière, y suffit, car « la couleur est toujours du soleil, de la vie, de l'amour... » Ses deux camarades de chambrée, un Alsacien et un Lorrain, et lui ont fixé au mur « quelques cartes postales de toutes les couleurs ». Ce n'est pas du grand art, mais c'est de la poésie concrète, à la portée de tout le monde. Et voilà le printemps qui rentre, voilà du bonheur ! La chambre, devenue ainsi plus intime, plus chaleureuse, occulte la potence, fait oublier les sentiments noirs. La poésie n'a pas d'autre destination sérieuse que l'évasion dans la rêverie et la sustentation des souvenirs. Avant d'être littéraire, la poésie est dans les couleurs (le coloriage !) du quotidien – des

images au mur, des fleurs dans un vase, des rideaux aux fenêtres, des bouts de nature qu'on regarde par les fenêtres ouvertes.

Il se souvient des pots de géraniums rouge feu devant la fenêtre de sa chambre chez lui, au pays, qui est un grand jardin. « *Ganz ein Garten, meine Heimat* ». Il a une pensée pour le vieux poirier qui continue de vivre là-bas. C'est un arbre qui essuyé plusieurs tempêtes et a été fendu et brûlé par la foudre. Il y a perdu ses plus belles, ses plus solides branches, son tronc est calciné à l'intérieur. Pourtant, des rameaux se sont remis à verdier et à grandir. Il a survécu et continue de donner des fruits un peu âcres au goût, mais qui se conservent longtemps en cave, jusqu'à l'été suivant. Pour ce vieux lutteur, qui n'abandonne pas la partie et persévère dans son être, Nathan Katz et les siens éprouvent de l'*Ehrfurcht*, une sorte de respect. Soulignons cela et arrêtons-nous un instant sur ce mot *Ehrfurcht* qui émerge ici en 1915 dans le langage de l'alsacien Nathan Katz comme il a émergé, la même année, un soir de septembre en Afrique équatoriale, dans la conscience de son... compatriote Albert Schweitzer... Que ce soit devant un troupeau d'hippopotames qui s'ébrouent dans un bras de l'Ogooué ou que ce soit devant un poirier abîmé, mais encore vert, qui se dresse dans un jardin du Sundgau, c'est un même étonnement joyeux qu'on ressent et qu'on exprime devant des merveilles, des mystères de la vie, par-dessus les tourments et les tribulations d'une humanité toujours en guerre. On reçoit une même leçon d'humilité et de reconnaissance pour ce qu'il nous est accordé de percevoir de la création.

Une soutenable légèreté de l'être

Comme il se justifie ! Quelle fierté ! Comme ce garçon est *selbstbewusst*, c'est-à-dire conscient de la valeur de ce qu'il fait et de ce qu'il devient. On ne dirait pas, on ne le voit pas, mais il *travaille*, cela le remplit de bonheur, et il voudrait qu'on le sache. Il travaille donc sur lui-même, à se former, heure après heure. Et ce travail est un combat qu'il mène à tout moment pour conquérir la joie de vivre. Car la joie est une vertu et un devoir exactement, vis-à-vis de soi-même, vis-à-vis des proches et vis-à-vis du monde. Vis-à-vis de Dieu, disons-le, de Dieu conçu comme cause originelle de l'être, comme l'être par lequel il y a de l'être - plutôt que rien ! A Hölderlin, « le fardeau de la joie ». A Katz, les ailes. La légèreté de l'être qui n'est pas insoutenable, mais le contraire, *sustainable*, ce qui sustente et soutient. L'élément aérien auquel atteint l'âme qui se libère. Quelle sensation ! Quelle assurance ! « J'aimerais bien savoir qui pourrait m'interdire de me sentir libre ici même », oui ici même entre les hauts murs d'un camp de prisonniers... Comment donc peut-il se sentir sérieusement libre dans une telle misérable situation ? Parce que le soleil entre dans la cour et parce que colorés, ensoleillés de couleurs, sont les murs de sa petite chambre ! Etonnante démonstration de la liberté par le soleil. Intuition philosophique majeure. Il y a pour nous quelque chose de Camus dans ce lien ontologique avec le soleil, qui fonde en effet notre existence, exactement notre « être-là », là sur terre. Le jeune Camus, peut-être parce que, tuberculeux, la mort l'a frôlé, et le jeune Katz, parce que sa chambre (sa cellule) donne sur une potence, ont en commun de philosopher sur l'existence sans filets conceptuels, d'une manière élémentaire, en situation. Camus devient ce qu'il est, chose qui n'est pas si facile, et trouve « sa mesure profonde » à Tipasa, « dans le soleil et l'odeur des absinthes » au bord de la Méditerranée ; Katz découvre les mêmes évidences de l'existence dans un camp de prisonniers, sous le soleil

rare de la Russie, mais soleil quand même, d'autant plus bénéfique. Ami, « celui qui laisse passer un jour de soleil sans en profiter ne mérite pas d'être éclairé par lui ».

Dans son cas et sa situation, la légèreté de l'humeur n'est pas un état premier, mais le résultat d'un travail... sérieux. Il y faut de l'application, une tension de la volonté. *Leichtsinn, ich will dich !* Légèreté, je te veux, j'ai besoin de toi ! Comme c'est naïf, enfantin, de vouloir ça, de vouloir l'esprit d'enfance, et de penser qu'on peut l'avoir ainsi, qu'il suffit de vouloir ? Mais si, voilà que la légèreté est déjà là (*schon da*), et que s'envolent les pensées grises, les pensées chagrines. Mieux que Nietzsche, qui se crispe sur la volonté de puissance, aussi bien que Milan Kundera qui fête l'insignifiance, Nathan Katz a inventé en prison, pour sa gouverne, le concept de « volonté de légèreté » et il a su l'appliquer et l'étendre, d'après ce qu'on sait de lui et qu'on voit sur les photos, à sa vie entière. Relevons encore une fois l'extension de la notion de travail dans la pensée de Nathan Katz. Travail physique des mains, travail matériel « extérieur, et travail « intérieur » ou psychique, intrapsychique, comme l'entendit et le conceptualisa, étrangement à la même époque, Sigmund Freud dans un essai de 1915, *Deuil et mélancolie*. Mais lui introduisait en psychologie la notion, qui deviendra classique et même bateau, de travail du deuil (*Trauerarbeit*). On n'a pas fait attention à la date : 1915, en pleine guerre donc. Les situations de deuil étaient innombrables et brutales. Dans son camp de prisonniers, Nathan Katz, luttant de toutes ses forces intérieures et d'instinct contre les démons de la mélancolie, inventait, sans le conceptualiser, quelque chose comme *le travail de la joie*, ce qu'indique clairement le sous-titre : *Ein Kampf um die Lebensfreude*. Le combat à engager et toujours à continuer est bien un travail, un processus fait d'une série d'exercices mentaux, qui demandent chaque fois une tension de la volonté, une application soutenue possible à tout moment. Car telle est l'inexpugnable, l'irréductible liberté de l'esprit, cette faculté de s'absenter, d'être ailleurs dans les pensées – de penser le contraire de ce qu'on est forcé de dire. L'expérience de Nathan Katz correspond exactement au défi que lance à tous les oppresseurs la fameuse chanson populaire (*volkstümlich*) qui date de la fin du XVIII^e siècle et ne finit pas d'être réactualisée : *Die Gedanken sind frei – wer kann sie erraten...* ? Les pensées sont libres – qui peut les deviner... ?

Le combat que le prisonnier Nathan Katz poursuit pour gagner *sa* joie (sa liberté, sa sérénité, *die Heiterkeit*) s'élargit et s'élève de lui-même, poussé par une logique intérieure (le logos même), dans un combat qui s'étend à un nous, à des nous. Le je s'ouvre, il n'est pas grand-chose seul, il est inconsistant et insaisissable, s'il ne s'identifie pas - ou n'éprouve pas son appartenance, qui induit une solidarité, une fraternité, - à des ensembles, des communautés, à ce qui pour lui (Katz) représente d'abord la « *Heimat* », mot que nous traduisons par pays. Pour d'autres, dans d'autres conditions et dans un autre langage, il s'agira de la patrie (*Vaterland*), de la nation et plus lourdement de l'Etat, de l'Etat-nation, sinon de l'empire, incarné dans la figure sacralisée de l'empereur. Attention aux mauvaises passions ! Katz, clairement, noblement, se défend contre les sirènes d'un chauvinisme qui exclut et ferme les frontières. « Celui qui aime vraiment, de tout cœur, sa *Heimat* ne saurait être chauvin. » Car il comprend que les autres tiennent aussi naturellement à leur pays que lui au sien. Et le pays, c'est pour chaque humain une langue, une musique de la langue, ce sont des coutumes, des manières, des saveurs, des liens. Ainsi, vivant au milieu du peuple russe, prend-il plaisir à l'observer et à l'entendre, à découvrir en lui une profondeur humaine pareille à la sienne. Comprenant cela par empathie, que peut-il espérer, que lui est-il permis d'espérer,

pour lui et pour les autres, pour le monde entier ? Il s'écrie : *Weltfrieden ! Völkerbund ! Paix sur la terre ! Communauté des nations !* Il voit l'universel au-delà de la guerre, qui est longue, qui n'en finit pas de recommencer, mais qui ne saurait être perpétuelle. C'est la paix qui le sera, qui devra l'être. Les hommes de tous les pays meurtris vont rentrer et reconstruire, plus mûrs maintenant, plus forts des épreuves traversées, plus libres, plus avertis. « Mon optimisme est espérance ! » Mon optimisme est de volonté.

La lumière du logos

Das Galgenstüblein raconte le devenir d'une conscience qui, arrachée à son lieu premier, aliénée, *entäussert*, jetée dans la mêlée d'une guerre, parvient néanmoins à se travailler, à se former et à se reprendre en se hissant à l'universel. *Das Galgenstüblein* est la *phénoménologie de l'esprit* d'un individu contingent nommé Nathan Katz, prisonnier de guerre en 1915. C'est une confession singulière, à nulle autre pareille, qui prend place doucement – à pas de colombe – dans le champ de la littérature spirituelle mondiale à la faveur d'une réédition tardive, dans une collection « Vies imaginaires », cent ans après la première édition qui s'était faite sous les habits modestes - couleur papier kraft – de la littérature populaire régionale d'Alsace... Ce n'est certes pas un chef d'œuvre littéraire. (C'est plus que cela !!) L'ouvrage ignore les règles de composition et les normes du genre ; on ne mêle pas comme ça poèmes, récits, paraboles et méditations philosophiques. De la littérature brute, au sens de l'art de Dubuffet ? Ce n'est pas une bonne catégorie non plus. N'essayons pas de le classer. Défendons les œuvres inclassables ! Comme tel, dans sa fraîcheur, sa « naïveté », si vous voulez, ce texte de bout en bout résonne pour nous autres, qui avons tant lu, d'images poétiques et de pensées philosophiques qu'il nous plaît d'accrocher à des auteurs aussi différents que Bergson, Camus, Schweitzer, Nietzsche, Kundera, Freud, Hegel, que Katz bien sûr ne connaissait pas et n'avait de toute façon pas sous la main dans sa « petite chambre ». *Il pensait sans bibliothèque*, ne disposant pas d'autres forces que de celles de l'esprit, n'ayant pas d'autre lumière pour avancer que le *logos*. Vers où conduit le logos ? Je connais quelques autres cas, mais qu'on ne me comprenne pas mal, de façon restreinte et confessionnelle, quand je dis qu'il conduit à la figure du Christ, c'est-à-dire aux paroles et aux gestes de Jésus de Nazareth, donc à une expression, parmi quelques autres, de l'impératif de l'amour. *Kinder, liebet euch doch !... Liebet euch !* Enfants, aimez-vous donc ! Aimez-vous les uns les autres ! En écho, quatre ans plus tard, dans la tragédie *Annele Balthasar*, les cris de Doni, au plus profond de son désespoir : *Güed si gäge-n-enanger ! Enanger halfe !* Etre bon les uns envers les autres ! S'entraider ! *Kä Mitlide ! Das isch's !* « Pas de compassion ! Voilà la cause de tout ! » (Camus, dans ses *Carnets*, 1951 : « Faute d'amour, les camps. »)

Le logos, la raison bien conduite, n'a pas d'autre conclusion et fin que l'amour. Les hommes en situation de péril, comme était le prisonnier Nathan Katz, le sentent et l'intériorisent les premiers, en éclaireurs. Le problème non plus métaphysique ou théologique, mais physique, est aujourd'hui pour l'humanité toute entière de se sauver – de « sauver la planète » comme on dit. La voie du salut est connue depuis longtemps. Katz est un de ces hommes (poètes) qui l'ont explorée et suivie.

Jean-Paul Sorg